

Sophia de Mello Breyner

Les Cyclades

« Je suis cette dispersion de débris sur un tapis-brosse qu'on n'a pas balayé. »
Pessoa — Campos

La clarté frontale du lieu m'impose ta présence
Ton nom émerge comme si ici
Se développait l'épreuve négative que de toi-même tu fus.

Tu as vécu dans l'envers
Voyageur sans halte de l'inverse
Dépouillé de toi-même
Veuf de toi-même
A Lisbonne image peinte des lieux de la vie
Et tu étais le locataire d'une chambre louée au-dessus d'une
crèmerie
L'habitué ironique délicat et courtois des cafés de la ville basse
Le visionnaire distrait des cafés tournés vers le Tage.

(Ou encore sur le marbre des tables
Nous cherchons la trace froide de tes mains
— L'imperceptible jeu de tes doigts)

Écartelé par les furies du non-vécu
En marge de toi des autres et de la vie
Tu as maintenu en ordre tous tes cahiers
Avec exactitude méticuleuse tu as dessiné les cartes
Des multiples navigations de ton absence
Ce qui ne fut pas et ce que tu ne fus pas fut dit
Comme l'île qui surgit du côté où souffle le vent
Avec des sondes, des astrolabes, des boussoles
Tu as établi les mesures de l'exil

Tu es né après
Et quelqu'un avait épuisé en soi toute la vérité
Le chemin de l'Inde était déjà découvert
Des dieux ne restait
Que le passage incertain
A travers le murmure et l'odeur des pays
Et tu avais plusieurs visages
Afin que n'étant personne tu dises tout
Tu voyagais dans l'envers, dans l'inverse, dans l'advers.

Pourtant obstinée j'invoque — ô divisé —
L'instant qui aurait pu t'unir
Et je célèbre ton arrivée aux îles où jamais tu n'es venu

Ceux-ci sont les archipels qui dérivent au long de ton visage
Ceux-ci sont les dauphins rapides de ta joie
Que les dieux ne t'ont pas donnée et que tu n'as pas voulue

Celui-ci est le pays où la chair des statues comme les peupliers
s'anime
Parcourue par la respiration légère de la lumière
Ici brille le bleu-respir des choses
Dans les plages où il y a un miroir tourné vers la mer

Ici l'énigme qui m'interroge depuis toujours
Est plus nue et véhémence et ici je t'invoque :

« Pourquoi tes gestes furent-ils brisés
Qui t'entoura de murs et d'abîmes
Qui répandit sur le sol tes secrets? »

Je t'invoque comme si tu arrivais dans ce bateau
Et posais tes pieds sur les îles
Et leur excessive proximité t'envahissait
comme un visage aimé penché sur toi

Dans l'été de ce lieu je te nomme et t'appelle
Toi qui as hiberné ta vie comme l'animal dans la saison ennemie
Toi qui te voulus distant comme celui qui devant le tableau
[pour mieux voir recule
Et voulus la distance que tu as subie

Je t'appelle — je réunis les épaves les ruines les morceaux
Car le monde a éclaté comme une carrière
Et sur le sol roulent des chapiteaux des bras
Des colonnes cassées des débris des éclats en désordre
et de l'amphore ne restent que les tessons épars
Devant lesquels les dieux deviennent des étrangers

Pourtant ici les déesses couleur de blé
Élèvent la longue harpe de leurs doigts
Et elles enchantent le soleil bleu où je t'invoque
Où j'invoque la parole impersonnelle de ton absence

Que l'instant de la fête puisse rompre ton deuil
O veuf de toi-même
Et que être et être là coïncident
Dans l'une des noces

Comme si ton navire t'attendait à Thasos
Comme si Pénélope
Dans ses chambres hautes
Entre ses cheveux te filait